

L'écrivain catholique : le rôle qui lui revient

Juillet 1943

Quelques-uns des aimables rédacteurs de cette revue m'ont fait l'honneur de me demander ce qu'en argot de journaliste on appelle chez nous un « papier ». Je ne saurais leur refuser ce pauvre présent, mais je ne voudrais pas non plus que la vue de ma profane signature dans une revue ecclésiastique surprît désagréablement certains lecteurs. Pourquoi ne profiterais-je pas de l'occasion pour dire ce que je pense du rôle de l'écrivain catholique ? Je sais bien que la question n'intéresse pas beaucoup de monde, et, en essayant de la traiter, je m'expose à beaucoup de reproches. Du moins — puisque je suis moi-même écrivain catholique — j'éviterai ainsi qu'on me fasse celui de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Je ne crois nullement que la vocation d'un écrivain catholique soit de faire des sermons. Je pense que, parlant ici pour les fils de saint Vincent, je ne les étonnerai pas en écrivant que l'éloquence ne me semble pas la forme la plus évangélique de l'apostolat. Le seul passage des Saints Évangiles qui paraisse nous apporter l'écho affaibli d'une espèce de mouvement d'éloquence divine est la malédiction portée contre les Phariséens, et — disons-le en passant — ce sujet n'est pas très tentant pour un prédicateur. S'il osait le traiter à fond, il risquerait de voir s'éclaircir peu à peu les rangs de son auditoire, et de prononcer sa périclase devant des bancs vides...

À l'occasion de la fête d'un des plus illustres patrons de l'Angleterre après saint Georges, saint Augustin de Cantorbéry, nous avons eu récemment l'occasion de relire le passage de l'*Épître aux Thessaloniens*, où l'apôtre Paul parle à ses fils et à ses filles un langage si familier, si tendre, que beaucoup de graves

chanoines craindraient de l'employer aujourd'hui : *Facti sumus parvuli in medio vestrum, tanquam si nutrix foveat filios suos*. C'est pourtant ce langage-là que parlaient les prédicateurs du Moyen Âge, c'était également celui de saint François, au temps où l'Église apparaissait beaucoup plus, en effet, comme une Mère, une Nourrice, que comme un professeur de dogme et de morale, bien qu'elle n'ait jamais cessé d'être l'un et l'autre.

Il est possible que les circonstances imposent à l'Église cette réserve dont un maître ne doit jamais se départir vis-à-vis de ses élèves, mais l'écrivain catholique aurait bien tort de s'asseoir lui-même à la chaire professorale. Nous sommes des frères parlant à leurs frères, et non pas des docteurs ou des intendants. On a trop oublié, depuis vingt ans, cette vérité élémentaire. Nous avons vu jadis se multiplier, en effet, ces prédicateurs laïques, ces théologiens amateurs, qui, à peine convertis, se mettaient aussitôt à commenter saint Thomas ou à paraphraser saint Jean de la Croix, sans avoir seulement pris la peine d'apprendre leur catéchisme. Il ne faut pas confondre la véritable renaissance catholique française avec cette crise tapageuse, bienfaisante sous certains aspects, mais qui n'en a pas moins eu souvent le caractère d'un véritable accès de snobisme littéraire.

Un écrivain catholique ne saurait appartenir à l'Église enseignante, et le tort d'un grand nombre de religieux est d'avoir voulu trouver en eux des collaborateurs dociles et ponctuels — comme un professeur se fait parfois remplacer au tableau noir par un des élèves de sa classe. Le devoir d'un écrivain est d'abord d'écrire de beaux livres, selon l'idée qu'il se fait de son art et des ressources dont il dispose, sans ménager rien ni personne, car tout livre est un témoignage, et le premier mérite d'un témoignage est d'être sincère. L'artiste a un regard plus aigu que les autres, et ce qu'on lui demande, ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est qu'il dise ce qu'il voit réellement — non pas ce qu'il désirerait voir, ou ce qu'il lui est ordonné de voir. Si l'artiste ne peut mettre d'accord sa vision et sa foi, qu'il se taise. Dieu ne saurait être honoré — ni l'Église servie — par des mensonges.

L'Église a dû toujours lutter à l'intérieur contre la tendance de certains Ordres religieux à cette centralisation excessive, qui est aussi la loi de l'État moderne, dont la prétention ridicule est de

tout faire par lui-même. Malheureusement, qui veut tout contrôler finit par être rendu un jour responsable de tout, et les années qui viennent nous apporteront la preuve des immenses préjudices causés à la Chrétienté par la folle entreprise de mettre les budgets, les polices et les propagandes au service du Royaume de Dieu. Nous autres, écrivains catholiques, nous ne prétendons à aucune investiture officielle. Notre ambition ne va pas au-delà que de travailler librement, sous le regard de Dieu. Nous ne nous exagérons d'ailleurs nullement l'importance des modestes services que nous pouvons rendre. Il n'y a rien qui compte en ce monde que les Saints et les Héros. Nous ne sommes, hélas ! ni des Héros ni des Saints. Il nous arrive seulement parfois d'en créer d'imaginaires, très indignes, sans doute, de leurs glorieux modèles, mais dont il est possible que Dieu se serve parfois pour éveiller dans certaines âmes, sinon la connaissance ou même le désir, au moins la curiosité, la nostalgie du Divin.

Nous ne nous exagérons nullement les services que nous pouvons rendre, mais nous sommes bien décidés à les rendre, c'est-à-dire à user du plus précieux des droits de l'homme, celui de répondre à l'appel divin, de remplir sa tâche, d'être fidèle à sa vocation — *vocatus*, « appelé »... Et d'abord, si nous ne croyons nullement étrangers l'un à l'autre l'Art et la Morale, il ne nous paraît pas qu'il suffise d'être moraliste ou théologien pour se faire juge d'une question d'art. La médiocrité dans l'art est un scandale, et ce scandale est d'autant plus grand que l'art médiocre a plus la prétention d'édifier. Il est absurde et inique de faire faire le procès des livres par des ecclésiastiques illettrés.

Mais, surtout, nous ne pouvons accepter, nous autres écrivains, d'accorder notre témoignage aux circonstances, sous prétexte de favoriser les combinaisons de l'Opportunisme, cet opportunisme fût-il sacré. Qu'un Religieux soit soumis à cette douloureuse contrainte d'écrire parfois contre sa pensée intime, il y est tenu par son vœu solennel d'obéissance, et nous n'y trouvons rien à reprendre. Mais nous, nous entendons prendre notre risque, c'est-à-dire user de notre relative liberté jusqu'à la dernière limite possible. Cette liberté, en somme, est le bien de tous, elle profite à tous, nous ne pouvons l'aliéner que sur un

ordre exprès. Nous avons, dans l'Église, la tâche modeste d'ouvrir les portes et les fenêtres, afin de renouveler l'air. Si, par trop de zèle, nous cassons les vitres, si notre hardiesse tourne à l'imprudence, nous savons bien qu'on ne nous ménagera guère, qu'on ne perdra pas l'occasion de nous reprendre, car nous n'avons jamais trouvé beaucoup d'indulgence, hélas ! chez les Maîtres et les Docteurs... Étant bien décidés, par avance, à ne rien refuser à l'autorité légitime en tout ce qu'elle est en droit d'exiger de nous, notre conscience est en repos et nous espérons bien pouvoir répondre un jour à l'Ange chargé d'instruire le procès des pauvres pécheurs de la Littérature : « Nous nous sommes souvent trompés, comme tout le monde. Mais nous n'avons jamais refusé notre témoignage à personne, ami ou ennemi. »